

incapables de les mettre en rapport faute de science agromique, et, enfin, aux étudiants des professions libérales, destinées, pour un grand nombre, à vivre à la campagne, au milieu de nos populations rurales.

Ce moyen, il est approuvé par bon nombre de nos économistes, dans les classe dirigeantes de la société, et surtout parmi notre clergé éducateur. Mais, par contre, je dois dire qu'en certains quartiers, l'on semble oublier que, s'il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut cependant, en premier lieu, du pain pour vivre. L'on paraît ne plus se souvenir que, si quelques hommes à l'esprit supérieur ont pu, en sortant des rangs de la classe agricole, atteindre les hautes sphères des connaissances et des jouissances intellectuelles, ils le doivent surtout au fait que ce sont les travaux agricoles de leurs pères qui les ont conduits là! Et, par suite de cet oubli, par suite du préjugé qu'on rencontre chez un trop grand nombre de gens instruits et qui perpétue la croyance que le cultivateur n'a pas besoin d'instruction, l'on en vient à écrire ce qui semble être une réponse aux demandes que nos éducateurs ont faites à nos universités de donner à l'agriculture, dans leur programme, le rang auquel elle a droit parmi les sciences et les arts qui sont l'objet de leur sollicitude. Je relève en effet, dans la plus jeune de nos revues littéraires l'idée suivante émise par un brillant jeune abbé, idée allant à dire que certaines sciences ne sauraient faire partie du programme de l'enseignement supérieur des sciences d'une université, mais sont plutôt du ressort des écoles de sciences appliquées. En émettant une telle idée, on oublie évidemment que l'agriculture a intérêt à ce que son rôle dans la société soit bien compris, non seulement de ceux qui iraient l'apprendre dans les écoles de sciences appliquées, mais encore et surtout de ceux qui sont appelés à donner la direction dans les études. Ce que ceux-là doivent connaître, c'est la philosophie de